fin de partie

C'EST UN JEU BRETON. On envoie des palets sur une planche de bois pour se rapprocher du *maître*. Plus on s'approche, plus on gagne de points. La planche de bois est marquée d'autant de cicatrices qu'il y a eu de lancers, sorte de coups d'ongles portés sur une peau tendre, la planche garde la mémoire de ça, ensuite on peut *relire* la partie : qui a joué où et combien de fois. Les palets sont lourds, il faut toujours les jeter par deux.

Mon père et Loïc sont accroupis à ramasser les disques de métal sombre. Ils parlent, leurs visages baignés de lumière. Le pré est superbe, tout juste sorti d'août, les pruniers ont donné, les pommiers aussi, on attend les noix. Leurs deux visages penchés l'un vers l'autre se ressemblent. Ils ont un peu moins de vingt ans d'écart. Les mêmes peaux du dehors, tout juste sorties d'août elles aussi. On va les voir ? je dis. Et pourquoi je dis ça ? Pourquoi je ne termine pas ma partie, à moi, dans la même lumière sublime de vingt et une heures, les cheveux de Georges parfaitement accordés à l'herbe un peu séchée derrière ? Pourquoi je ne reste pas à jouer ma partie ? On marche vers eux. Ils parlent.

Leur conversation est une forme flottante et lumineuse. Nous avançons vers cette forme. Elle est attirante. Elle brûle au loin. On est tout prêt maintenant, hop, Loïc, mon père, Georges et moi, on forme un cercle autour du jeu. Rien ne bougera ou presque, jusqu'au dénouement de la scène. Mon père, Loïc, Georges et moi, en cercle. Loïc raconte un match de foot. Il raconte une action précise, remonte le terrain, balle au pied, dribble, dépasse la défense, il est habile, c'est magnifique, quelle incroyable action, quelle course, c'est superbe, c'est dimanche après-midi, l'exaltation est totale. Mon père sourit. Quand tu fais un match comme ça, dit Loïc, c'est extraordinaire, le lendemain en classe, enfin je me souviens de cette joie d'avoir si bien joué, le lendemain tu planes, et puis personne ne s'y attendait vraiment ! C'était dingue comme match ! Tu t'en souviens ? Loïc est saoul. Mon père le regarde tendrement. Georges se tait. Je crois que Georges va se taire jusqu'à la fin de la scène. Tu ne te souviens pas, Jean ? Mais c'était fou ! Je crois sentir la course encore dans mes jambes. Quelle joie, putain. Loïc reedit le nom des deux équipes, le terrain de foot du dimanche. Le bord du terrain. Peut-être les familles des gamins d'un autre village. Voilà dans quoi on arrive : un match entre deux équipes de deux petits villages des Côtes-d'Armor dans les années 80, je dis les années 80, sans calculer vraiment, mais ça doit être ça. Charlot est mort en 1979, j'ai longtemps cru que Loïc avait onze ans à la mort de son père. On m'a toujours dit qu'il avait onze ans à la mort de son père.

La suite me démontrera que Loïc n'avait pas onze ans. La suite me démontrera que l'on raconte des histoires à la place d'autres histoires, pour ne pas en raconter certaines. Mais disons les années 80. Moi j'ai noté onze ans, j'ai noté cet âge-là, dans ma tête, pendant longtemps j'ai cru que Loïc avait onze ans quand son père est mort.

À onze ans, j'ai eu mes premières règles, cela m'a empêchée de respirer certaines nuits. Je croyais mourir. Je croyais que l'air ne rentrerait plus jamais dans ma gorge devenue porte fermée. Je me souviens de moi, assise sur le matelas, suffoquant, tentant de respirer quand mon corps ne le pouvait plus, le noir de la nuit, oui, quand je pense onze ans, je pense ça, un peu de sang dans ma culotte, une salopette en jean, le tout roulé en boule, en secret bien entendu, dans la machine à laver, moi suffoquant la nuit, croyant bientôt mourir, jusqu'au jour où j'ai compris qu'il fallait seulement expirer, juste expirer. Expirer de l'air parce que ça sauve. Mais c'est vraiment une autre histoire, non ? Une fillette qui a peur de mourir parce qu'elle suffoque, c'est autre chose, non ? Quelqu'un qui pense être asphyxiée à trois heures du matin dans une banlieue parisienne, à onze ans, c'est tout à fait autre chose ? Rien à voir avec un naufrage ? Moi je croyais : Loïc avait onze ans quand son père est mort dans un naufrage, j'avais onze ans l'année de mes premières règles, découvrant le nom sans nom de l'angoisse. Mais bon, tout ça va bouger.

Loïc demande une nouvelle fois à mon père s'il se souvient du match. Tu te souviens pas, Jean ? C'était fou ! Mon père reedit doucement qu'il ne se souvient pas, mais il abonde dans son sens, que Loïc était un super joueur, l'un des meilleurs de sa génération, y a pas à dire. De toute façon, dans ce club, y avait des gamins qui auraient pu être pro. Ça jouait super bien. Georges et moi, nous sourions. En fait, tout le monde sourit, c'est une heure bénie. Le soleil est si généreux, on dirait qu'il nous aime. La musique monte dans le champ, on apporte un nouveau fût de bière fraîche. Le sourire béat du fils, tout juste marié, la fumée des grands barbecues pour les galettes saucisses. À cette heure-là, quand on revient du cap, à l'envers, on arrive à La Fosse, tout est doré, orange, vert foncé, violet et puis, d'un coup, la plage des Grèves d'en bas ouvre la vue, c'est ahurissant de beauté, les graminées sur les dunes, les trois grands rochers de la Villemain. Un jour, je m'étais arrêtée à la cabine téléphonique des Grèves, elle était sur le parking caillouteux, au croisement de la route des plages et de celle qui remonte vers le moulin, je venais de faire cette route, à vélo ou à pied, j'avais appelé à la maison, cette même heure, fin d'été, heure de soleil bénie, j'étais tombée sur mon père, qui était toujours entre inquiet et curieux de recevoir un coup de fil de nous, j'avais dit : Papa, c'est tellement beau, c'est beau à en pleurer, comme c'est beau, papa. Je l'avais juste appelé pour le paysage. Le cœur emplî de gratitude ce soir-là, un mélange d'amour pour ces couleurs, pour ce pays, et pour lui

qui nous rattache à ici. Il avait fait comme d'habitude devant l'effusion : il avait accueilli en calmant le jeu. On calme le jeu. Ça, c'est bien une expression de mon père. J'avais raccroché sans que cela diminue mon exaltation. J'avais repris le chemin, entièrement dévouée à la puissance de cet endroit. Je n'oublierai jamais ce retour.

Loïc continue. Tu te souviens, Jean ? Je t'attendais toute la semaine, tu arrivais le vendredi et je ne te quittais plus du week-end, tu m'emmenais à l'entraînement de tennis et à tes matches, l'école de foot, les matches encore, les fêtes. Tu te souviens ? Oui, bien sûr, je me souviens. Je t'attendais toute la semaine, répète Loïc de plus en plus ému, tu me sauvais. Je regarde Georges. Je regarde mon père. Je regarde Loïc qui continue. Tu me sauvais, ça me sauvait que tu viennes me chercher le vendredi. C'était mon plaisir absolu, toutes ces virées avec toi. Si t'avais pas été là, j'aurais été fichu. Loïc a des larmes dans les mots. Fichu. Comment j'aurais fait sans toi ? Tu te souviens, quand t'es venu me chercher, ce soir-là, avec ta vieille Renault 15 orange, tu m'as pris dans ta voiture, on a roulé jusqu'ici, c'était juste là, dans le chemin, là, t'as arrêté la voiture, on a parlé de tout, de rien. On a parlé de foot, tu te souviens ? Moi ça m'a sauvé ce soir-là, tu te rends compte ? Je ne sais pas si je me rends compte, répond mon père. Mais Jean, y avait personne pour faire ça ! Dans ta voiture – Loïc répète – on a parlé de foot, on a parlé d'autre chose. Tu m'as dit que ça irait. Qu'on allait y arriver. Que j'allais y arriver. Tu te souviens de ce soir-là ?

Comment ne pas oublier ? répond mon père. Comment ne pas oublier ? répète-t-il. C'était mon frère le plus proche. C'est pas pareil qu'un père, mais oui, bien sûr, ce soir-là, je m'en souviens.

Je regarde Georges, le cercle de tout à l'heure n'a pas bougé, Loïc, Jean, Georges et moi. La fête continue de s'éparpiller tout autour, le soleil baisse. Les corps commencent à danser, la musique à monter. Mon père a dit *Comment ne pas oublier* et il va le répéter presque une dizaine de fois. Je regarde Georges en aparté, je dis la phrase, sans le son, en exagérant les mouvements avec mes lèvres. Je réalise sur le coup que mon père dit l'inverse de ce qu'il croit dire. *Comment ne pas oublier*. Ça veut dire qu'il a été obligé d'oublier un peu ? Loïc est en larmes. La scène se poursuit, la lumière tombe tout à fait et Loïc tombe dans les bras de mon père, grosses larmes, gros chagrin d'enfant secouant le corps de cet homme de bientôt soixante ans. Mon père caressant son dos comme il le fait pour moi, mon frère, mes filles, comme il le fait toujours. Loïc sanglote. Il lui dit son amour, s'adresse enfin à moi : Ton père, ça a été un père pour moi. Loïc me serre dans ses bras. Ton père, c'est un peu mon père, dit Loïc saoul, ému, et beau.

Comment ne pas oublier ? répète mon père. Et moi j'entends : Comment faire autrement qu'oublier un peu ? Mais j'entends aussi : Comment faire pour ne pas oublier ? Quoi faire pour ne pas oublier ? Comment. Ne pas. Oublier.

disparition

PLUSIEURS FOIS, j'ai disparu. Donc jamais. Il a fallu que quelqu'un s'évanouisse dans mes bras à la fin d'un incroyable concert aux douches de lumières bleues, après qu'une chanson a dit les vieux pays et l'amour, il a fallu que je me fige devant son visage blanc, que je lui claque la joue, supporte entièrement son poids sur mon bras, embrasse sa joue en la suppliant de revenir, en disant : Je suis là, peut-être en disant : Ne t'inquiète pas, je suis là, peut-être même : Je suis là, je t'aime, ma Lulu, reste avec nous, reviens, il a fallu que je claque de nouveau son visage, que je voie défiler une partie de ma vie, de la sienne, que j'imagine des enfants orphelins, que j'appelle à l'aide, qu'un grand homme vienne calmement jusqu'à nous et m'aide à la porter, il a fallu ces très longues minutes où j'ai envisagé que ma vie bascule, qu'une amie de plus de vingt ans puisse mourir dans mes bras, dans cette ville que j'aime, sur ce fleuve que j'aime, cette ville que j'avais traversée sous la pluie, il a fallu que Lulu revienne à elle, une seconde, très doucement, qu'elle dise : Ça va, que nous nous demandions pendant d'autres longues minutes ce qu'il venait de se passer, il a fallu

qu'elle m'écrive, sept jours plus tard, réfléchissant toujours à ce qui avait pu lui arriver, refusant d'accepter que son corps ait pu lâcher de fatigue, car la fatigue, écrivait-elle, je la connais par cœur, mon corps est fort, cela *ne peut pas* être de fatigue que je suis tombée dimanche soir, je ne vois qu'une explication, écrivait-elle encore : En m'évanouissant dans tes bras, il se peut que j'aie rejoué *ta disparition*. Il a fallu que je lise ce mot, qu'il me glace entre les omoplates, que la déflagration, d'une tout autre manière, me coupe de nouveau les jambes, pour que j'en vienne à ce constat mystérieux : c'est vrai, plusieurs fois, j'ai disparu. Mille fois, j'ai voulu disparaître. Ce mot, c'est le mien. Je marchais sur les rails d'un ancien chemin de fer, petite ceinture, grand soleil, j'ai lu ses mots, j'ai lu ce mot, m'en suis trouvée foudroyée, prise comme ça par un seul mot, je ne m'y attendais pas, un mot que j'aime autant qu'il m'épouvante.

Pour Lulu, j'avais disparu, elle ne l'avait jamais dit comme ça, elle n'avait peut-être jamais pu, son corps venait de faire le travail et le mien à sa suite. Je me trouvais désormais avec un mot coincé au milieu de deux omoplates gelées.

Je ne sais plus de quel été on parle. Nous nous étions retrouvées à Ljubljana, après que j'ai remonté toute une partie de l'Italie, perdu une grande partie de mes photos à Trieste, aimé bizarrement un homme à Florence, et encore plus bizarrement un homme à Rome, aimé, c'est vraiment trop dire, bien sûr que non, flirté avec

deux jeunes hommes, un à Rome dont je n'ai aucun souvenir, sinon qu'il était américain et me demandait tout le temps pourquoi je fredonnais (c'était pour rester seule), l'autre à Florence, dont je n'ai pas beaucoup de souvenirs, qui était grec, médecin et alpiniste, avait de très jolis mollets dont je me régala dans les côtes à vélo en Toscane, et qui portait un beau prénom. À Ljubljana, j'avais attendu Lulu dans une résidence étudiante, elle avait manqué son avion, par peur, et je n'étais pas certaine, jusqu'à ce qu'elle débarque enfin, que nous parvenions à nous rejoindre. Nous n'avions pas de téléphone portable. Je revois la ville de Ljubljana, un type qui fait la manche dans la rue, elle qui me supplie en hurlant de rire : Tu es mon héroïne si tu y vas. Moi qui me lève pour chanter, debout devant le micro, la nuit slovène, un peu saoule, *Ain't no sunshine when she's gone*. Ça ou autre chose. Mais si c'est ça, alors les échos avec l'histoire que j'essaie de commencer seraient parfaits. Je me souviens bien sûr de notre passage à la frontière croate, chacune dans une cellule avec des militaires vraiment peu aimables, la confiscation de nos passeports, leur méfiance quant à nos boîtes de Doliprane, et notre départ à pied le long de l'autoroute. Je me souviens d'un type qui s'arrête pour nous prendre en stop, on est toutes les deux à l'avant, Lulu entre le chauffeur et moi, le type mettant sa main sur sa cuisse au bout de quelques minutes en disant qu'il allait falloir être gentilles avec lui, moi qui lui ordonne de s'arrêter et de nous faire descendre, puis nous deux, dans un sordide club de vacances, étourdiées

de peur, reprenant notre souffle au bord d'une piscine avec des Russes. Ensuite j'ai quelques images de sapins et de lac, mais c'est flou, puis je vois une jetée en béton, le bord de l'eau, un soleil délirant de chaleur, *Le Marin de Gibraltar* de Duras que nous nous partageons, la tente dans laquelle nous dormons habillées de toutes nos affaires. Je me souviens de moi, suant sueur et crème solaire, la regardant dormir et me demandant : Pourquoi je n'y arrive plus ? J'ai souvenir que ces moments étaient pénibles, je n'ai jamais attrapé clairement les raisons qui me faisaient sentir cela. Mais je me souviens parfaitement que c'était difficile.

Je n'ai aucun souvenir de notre retour en avion, je n'ai aucun souvenir de notre arrivée à Paris, je me souviens à peine m'être dit qu'on ne se rappellerait pas, comme une évidence. Je ne me souviens pas avoir mesuré la violence de cette décision, ni ne lui avoir communiqué quoi que ce soit. Je me souviens que nous ne nous sommes pas donné de nouvelles et je crois pouvoir dire qu'elle ne m'a pas demandé d'explications. Est-ce possible ? Est-ce que j'ai tout oublié ? Nous avons été ce qu'on appelle les meilleures amies du monde, des sœurs, des alliées. J'avais l'impression de me détacher d'un continent avec nécessité. Si je cherche une dernière image, je me vois suspendue au-dessus d'une falaise, les doigts accrochés à la roche ocre, les doigts lâchant un par un jusqu'à la chute. Noir. Autre chapitre. J'ai totalement disparu.

peur de la perte + goût du drame, etc.

LONGTEMPS J'AI DIT : Mon oncle était marin et il a disparu en mer quelques années avant ma naissance. Rien n'est beau là-dedans, mais tout est différent des histoires de tout le monde. Un marin. Un naufrage. Un mystère. Une disparition. Il faut croire que j'aimais ça. J'aimais le drame. Je n'avais rien à raconter de plus sur cette histoire et, souvent, je rajoutais la seule chose que mon père avait jamais déclarée à ce propos : On ne saura jamais. J'aimais aussi cette phrase. Définitive et opaque. Comme on aime passionnément ces choses dont on ne sait pas qu'elles nous font du mal. J'aimais aussi imaginer la mort brutale de mes parents qui rentraient avec seulement quelques minutes de retard, imaginer ma mort sous toutes les coutures, dans toutes les situations, toujours brutale, toujours soudaine. Je dis *j'aimais*, mais bien sûr c'est un piège. Je dis *j'aimais* parce que mon cerveau répétait l'opération à l'envi. Il devait y trouver quelque chose. Une excitation. Une décharge. Je me visualisais basculer du huitième étage. Un autocar scolaire plié en deux dans un virage de montagne, colonie de vacances. Mon corps déchiqueté par un métro souterrain,

retour de fac. Un ours m'attaquant dans les montagnes, grande randonnée. Quelle aventure. Les versions étaient infinies. J'étais créative. Je fermais les yeux et pouvais aller jusqu'à mes propres funérailles, mais ce n'est pas de cette imagination que je tirais mes plus beaux effrois. La mort des autres m'inquiétait bien plus encore que la mienne. La mienne était un jeu mental répétitif. Excitation, décharge, j'ai déjà dit. La mort des autres me hantait. J'avais tout le temps peur de *les perdre*. S'il y avait sombre plaisir, il était bien caché. J'avais tout le temps peur de perdre les gens que j'aimais.

Faisons une hypothèse parmi d'autres : avais-je senti, depuis toujours et confusément, la peur de mon père ? (*L'angoisse est la chose qui se transmet le mieux.*) Voilà l'hypothèse précisée : je sentais sa peur de nous perdre et la traduisais, en moi, selon mes propres rites. On me disait : Ton père est inquiet, je ne comprenais pas que je grandissais dans cette inquiétude. J'en ris maintenant et suis soulagée d'avoir compris que mon père était inquiet. J'en ai fait mon affaire, une plaisanterie entre lui et nous, lui-même désormais tout à fait disposé à en rire. Par exemple, je peux dire en riant : Lorsque nous passions trop de temps dans notre bain, il finissait toujours par toquer à la porte en demandant comment nous allions. Nous croyait-il noyés ? Quand je lui écrivis une lettre, à mes vingt ans, il m'avoua avoir eu un énorme frisson en ouvrant l'enveloppe. Me croyait-il suicidée ? Malade ? Fuguée ? Quand je m'installai pour la première fois dans un petit studio parisien, il m'indiqua quelques

toits par lesquels m'enfuir si un incendie survenait. S'il y a le feu, tu pars par là. Il est possible qu'il démente ces trois souvenirs, mais ils sont véridiques. Je m'occuperai de les faire valoir. Je les trouve drôles désormais. Je vous raconte rapidement mon père. Né juste après la Seconde Guerre, il a grandi dans une ferme, petite exploitation familiale comme il en existait tant en Bretagne, les deux chevaux de trait avaient été réquisitionnés par les Allemands, mais personne n'avait été mobilisé, c'est déjà ça. Dans cette même bâtisse, son père était né juste avant le début du xx^e siècle. Il y mourut. Mon père est le dernier d'une fratrie de quatre frères. L'aîné a navigué, le second a repris la ferme, le troisième, dont nous parlerons beaucoup, a navigué aussi et mon père, le petit Jean, est parti étudier. Repéré par l'instituteur, il quitte l'école du village à onze ans pour devenir interne d'un lycée à une heure d'autocar au moins. Peut-être que c'est le premier à faire ça. Il revient tous les mois et pendant les vacances. Histoire condensée du tournant que prit la Bretagne dans les années 60. Après le lycée, il suit sans zèle des études de physique à la fac de Rennes et finit par trouver du travail à Paris, où il décide de vivre. Histoire condensée de l'exode rural. Pendant ce temps, la ferme familiale suit sa transformation de ferme familiale. Quand le deuxième garçon la reprend, qu'il se marie, fait des enfants, les parents s'installent dans une petite pièce, étable réaménagée qui devient lieu de vie. Il y a de quoi cuisiner des galettes de sarrasin le dimanche soir. La ferme se mécanise un peu, s'agrandit un peu,

on débat, on mutualise, on achète de nouvelles machines, les vaches sont un peu plus nombreuses, on travaille, on travaille, on travaille. La cohabitation grands-parents-famille du deuxième fils dure jusqu'à la mort des premiers. C'est comme ça qu'on fait. Pendant ce temps, mon père affine sa vie de nomade. Il dormira un peu partout.

Enfant, c'est dans la chambre parentale qu'il trouvait le sommeil en se balançant au son de ses propres rengaines. La nuit il guettait, comme tous les marmots inquiets, la respiration de son père, de sa mère, vérifiait que les deux masses se soulevaient régulièrement. Puis vint l'internat. Plus il grandissait, plus les retours dans la chambre parentale lui pesaient. Quand ce fut possible, il loua une pièce dans la maison d'en face, conquérant un peu de l'intimité qu'il n'avait jamais eue. Il me raconta, des années plus tard, qu'à chaque fois que l'on toquait à la porte de cette maison d'en face, à *chaque fois*, il s'apprêtait à ce qu'on lui annonce la mort de son père. Retenez bien ça. La porte ouverte, l'annonce, la mort.

Je devais avoir neuf ans, un copain de mon frère se présente à la maison en rentrant de la plage. Il montre une petite chaussure transparente. Il dit : J'ai trouvé que ça dans le sable, je sais pas où est Pierre, puis il part en courant. À l'époque, on passait de longues heures pliés en deux dans les rochers, à attraper de minuscules mollusques au creux de nos mains. L'été coulait ainsi, balade à poney, fausses pizzas en sable et algues, odeur de bière et de tabac dans les bars du village.

Je m'étais imaginé mon frère noyé, emporté par les flots. Je me souviens parfaitement de la panique, mais plus du tout de la résolution. Mon frère devait jouer plus loin. *L'angoisse est la chose qui se transmet le mieux.* Je n'ai que l'image de l'ami faisant l'annonce. L'image que redoutait mon père. L'image que vit un jour ma tante, un jour de juin 1979, ouvrant la porte de chez elle sur l'annonce de la mort de Charlot.